



# OH ! OUI...

*Textes :*

**Fabien Béhar  
Daniel Paul Schreber**

*Avec :*

**Alexandra Fleischer, Joachim Latarjet**

*Musique :*

**Joachim Latarjet**

*Chorégraphie :*

**Soleil Koster**

*Vidéo :*

**Alexandre Gavras, Mathilde Bertrand, Stéphane Lavoix**

*Son :*

**Nicolas Barrot, Samuel Pajand**

*Lumières :*

**Léandre Garcia Lamolla**

Une femme « givrée », « dérangée » déambule de sa drôle d'allure saccadée et nous livre, avec une logique qui n'appartient qu'à elle, ses pensées, ses désirs, ses fantasmes... Marie tourne en rond dans une pièce toute blanche dont le sol est jonché de médicaments.

A côté d'elle, un musicien entremêlant trombone, bande-son, bruitages, accompagne et prolonge les fantasmagories de Marie.

Soudain, des couples de danseurs viendront briser quelques minutes la solitude du monologue. On se demandera alors si les patineurs artistiques que Marie fait apparaître et disparaître au bout de son pouce et son index sont plus irréels que cette apparition...

*Pendant des années, on m'a, à des intervalles de plus en plus rapprochés, soufflé dans les nerfs, pour y être répétées des centaines de fois, des bouts de phrases faits pour être complétés par mes nerfs. C'est ainsi que tous les jours je peux entendre, se répercutant au centuple, ces mots incohérents soufflés sans suite dans mes nerfs : Pourquoi alors ?... Pourquoi parce que... Pourquoi parce que je... Soit que... Eu égard à son... Puis un « Oh ! oui » jeté dans mes nerfs sans aucune raison d'être.*

## CONTEXTE

Dans un sac en cuir rouge, un déodorant à la vanille, de l'assouplissant fleurs des îles, un tube de Zocprac, un dictaphone Olympus, des cacahuètes. Qui ?

Marie est arrivée il y a quelques mois.

Elle se dit lauréate d'un grand concours de danse, elle chante aussi très bien, elle ira attendre Frank Sinatra toute une nuit à l'aéroport.

« Il y a des choses que je suis seule à voir et aussi des choses que je suis seule à ne pas voir. »

Sa famille est gentille.

Elle a eu plusieurs aventures. Un Jean, un Antoine, un Philippe... « Dans quel état m'avez-vous mise ? ».

Elle dit avoir 29 ans, être danseuse étoile aux Ballets de Budapest, jure qu'on l'attend là-bas.

Elle est poursuivie par de minuscules organismes ressemblant à des crabes ou à des araignées chargés d'accomplir quelque travail dévastateur.

Elle répète son malheur, son plaisir, non seulement en le jouant, mais encore en reconvoquant toujours sa survenue.

Dans un même recoin de son corps se joue un double rôle, une intolérable intermittence du plaisir et du déplaisir. À un endroit, elle se rêve comme l'idole féminine à quoi rêveraient tous les hommes, tout en niant le moindre rapport sexuel à cause d'une odeur pestilentielle qui se dégagerait d'elle...

En utilisant chaque signe comme une pièce à conviction, on tente de comprendre ce qui se passe quand une personne est à la dérive.

« *Si les malades se sont détournés de la réalité, ils en savent plus long que nous sur la réalité intérieure et peuvent nous révéler certaines choses qui, sans eux, seraient restées impénétrables.* » Georges Didi-Huberman

Articuler un spectacle autour de la folie signifie donc avant tout s'attacher à une pensée faite de promenades et de voyages à travers des constructions mentales hallucinantes, de détours et d'allers et retours entre plusieurs (ir)réalités.

Imaginez donc :

- Un hôpital, une salle toute blanche dont le sol est jonché de centaines de boîtes de médicaments
- Une femme « givrée » ou « dérangée » qui « *déambule de sa drôle d'allure saccadée* » et qui nous livre, avec une logique qui n'appartient qu'à elle, ses pensées, ses désirs, ses fantasmes...Marie tourne en rond dans cet hôpital entre les projections vidéo, sur un écran où se succèdent des images « au plus proche des siennes mentales », et des lumières qui « l'auréolent d'un halo psychédélique ».
- Un musicien, qui accompagne et prolonge les fantasmagories de Marie. La musique jouée en direct entremêlant trombone, bande-son, bruitages, crée ainsi un deuxième espace de lecture.
- Des danseurs qui sont « dans la tête » de Marie, qui font partie de son imaginaire et qu'elle fait apparaître et disparaître à volonté.

« Je suis capricieuse et égoïste, je ne suis pas malade mais incomplète. Dans la mesure où l'on est né humain, il faut s'attendre à se faire couper la tête paraît-il. C'est pour ça qu'il y a rien à dire, même si on est en colère. »

## EXTRAITS DE TEXTES

Comme j'ai deux mains, j'essaie de bouger mes doigts.

J'ouvre grand la main, j'écarte délicatement les cinq doigts et quand je les plie d'une certaine façon à partir de la deuxième jointure, ils me font penser à certains patineurs. Quand j'étire l'index vers le haut sans plier les doigts, apparaît alors un élégant patineur soviétique. Je fais de même avec l'auriculaire : voici sa fine partenaire. Bref, il me suffit d'ouvrir le pouce, de plier plus ou moins un doigt pour qu'apparaisse un couple de patineurs bien précis.

Je les fais alors se rencontrer, puis danser sur la glace. Ils sont beaux, ils sont magnifiques ! Ils s'enroulent, se pressent, se séparent, pour mieux s'enlacer ensuite, exécutent des figures libres simultanément, les triples lutz piqués sont salués par les acclamations du public enthousiaste du Palais des sports. Je laisse certains couples accélérer et réussir toutes leurs figures -même les plus osées- déclenchant alors la colère d'un jury conservateur, et je laisse d'autres échouer dans leurs tentatives, se lancer et s'écrouler. S'il y a des défaites vexantes, il y a aussi des victoires faciles et c'est ça qui m'amuse. Bien sûr le mouvement de mes deux mains a ses limites, mais pour moi il y a bien spectacle.

Je le faisais déjà en classe. Mon bureau me sert de patinoire. Dessous, c'est le vestiaire. J'établis un tableau des résultats. En une heure de classe, je fais au moins une saison complète de compétitions. La récréation me permet de préparer les prochains Jeux Olympiques. « Qu'est-ce que vous faites Marie ? Arrêtez de vous tripoter ! »

Comme à l'école je ne peux plus jouer, je décide qu'ils partent en tournée d'exhibition entre deux séries de championnats et je les imagine à l'entraînement ou à différents moments de leur vie privée.

Au départ j'ai prévu une vingtaine de patineurs, mais ce n'est pas drôle quand ils restent en bas de la liste parce qu'ils totalisent plus de défaites que de victoires. Alors je les partage en deux groupes de dix, mais pour la même raison j'ai envie de faire un autre groupe de troisième classe. Mais je ne vais pas m'arrêter là : je vais faire une deuxième, puis une troisième liste.... Ça devient très compliqué... Dès que le mécanisme de la fédération de patinage sera mis en place, je pourrai m'occuper de tout le petit monde qui gravite autour.

C'est là que j'ai besoin de billets de banque. Il n'y a pas de réalité sans structure économique. Je comptabilise le nombre des entrées et je distribue les bénéfices aux patineurs et à leurs entraîneurs, au chorégraphe, costumier, maquilleuse, coiffeuse. Le résultat, c'est que je perds du temps avec toutes ces complications. Non seulement je m'occupe de ce qui se passe sur la glace, mais aussi de ce que font les patineurs après le tournoi, de la réservation de leur hôtel, du choix de leur boîte de nuit et aussi de la gestion de

leurs problèmes de cœur. Je m'occupe aussi de l'administration des différents groupes d'entraînement et même de la formation des jeunes espoirs. C'est fatigant, j'en ai assez, je n'ai pas la carrure, les épaules pour tout gérer.... Je me plains donc à longueur de journée.

J'ai une tache rouge sous l'œil gauche. On m'a emmenée à l'hôpital pour me faire des rayons, mais ça m'a brûlée au contraire, et il m'en reste une chéloïde.

Je souffre de sclérodermie, c'est une forme grave d'allergie, c'est une maladie difficile à guérir et il me faut absolument un soutien psychologique. Je ne pense pas que cela m'ait préoccupée au point d'influencer mon caractère, non, c'est plutôt cet abcès près de l'anus qui me pose problème.

On m'a opérée, mais c'est épouvantable. La poche de pus s'enfonce profondément dans mon corps. Elle s'étend sur dix centimètres à partir des environs de l'anus en direction des os du bassin, on peut y mettre le pouce et ça n'en finit pas de guérir. Cela sent très fort. Chaque fois que je vais faire changer mon pansement chez le médecin, j'ai mal. Sans compter l'odeur écœurante qui se dégage de moi. Je ne peux pas me mettre nue devant les autres. C'est sans doute pour cela que j'ai mal tournée. Je veux dire que je ne me suis pratiquement jamais amusée avec les hommes... Si ce trou ne devait pas se boucher, quel homme pourrait supporter cette puanteur toute sa vie ?

Une botte de paille bouge derrière/ma tête, je serre/les fesses ; j'en ai aussi dans/le derrière. Je glisse/ma main dans mon pyjama et la dirige vers /mes fesses. Ce n'est pas de la paille, c'est/une bouche. C'est plat et il y a une rangée de/petites dents pointues. Ce n'est pas aussi grand que je pensais. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? J'appuie sur/la main qui se trouve près de/mes fesses. Je l'ai eu. C'est/la bouche ? Non, le menton...

À ce moment-là, déjà, une sensation de démangeaison douloureuse s'est installée un peu partout dans/mon corps, aux pieds, sur /mes cuisses, dans /mon dos. Des dents/goûtent, à moins qu'elles ne grignotent peu à peu la surface de /mon corps. Elles sont nombreuses, /ma main ne suffit pas à les chasser. Je commence à apercevoir les silhouettes ennemies. Ce sont des hordes monstrueuses de crabes. Certains sont de la taille d'un enfant, d'autres de la taille d'un adulte. Dévorée par les crabes, je suis devenu une boule de feu et j'essaie d'encourager les crabes devenus inactifs à aller attaquer d'autres femmes...

Parfois je me demande si les maladies mentales ne sont pas contagieuses

À ma sortie du concours de danse de Budapest, je fus saluée par une horde de fans en délire, j'étais une jeune fille un peu innocente et la ferveur du public me surprit, ils ne voulurent pas que je marche et ils me portèrent sur leurs dos comme une déesse qui ne peut pas poser le pied sur le sol. Ce jour-là je volais, je jure que je volais ... mais c'est aussi ce jour-là où je me suis réveillée à mon mal, à ce mal qui me ronge d'en bas. Nous traversâmes une bonne partie de la ville et les passants me saluaient comme une reine, une reine de la danse, j'étais juchée sur des épaules vigoureuses de beaux jeunes gens, peut-être de mon âge, mais j'étais au-dessus d'eux, largement, je volais je vous dis, je jure que je volais et c'est en passant devant le théâtre des couleurs que j'ai ressenti cette première douleur somptueuse, cette douleur qui n'est donnée qu'aux étoiles, aux déesses, cette douleur d'immortalité ... une douleur fulgurante à l'anus, l'épée de Dieu venait de trancher en moi, je ne criais pas, c'était si douloureux et si bon en même temps, si délicat comme douleur, un baiser d'acide là sur mon trou, je n'étais plus la petite danseuse qui vient de remporter un concours, j'étais l'insoutenable douleur d'humanité... Ils me reposèrent à terre devant mon hôtel, j'esquissais un petit pas chassé et la douleur fut inouïe, pourtant je continuais de danser pour eux, pour mon public, pour vous.

Pendant des années, on m'a, à des intervalles de plus en plus rapprochés, soufflé dans les nerfs, pour y être répétés des centaines de fois, des bouts de phrases faits pour être complétés par mes nerfs. C'est ainsi que tous les jours je peux entendre, se répercutant au centuple, ces mots incohérents soufflés sans suite dans mes nerfs : Pourquoi alors ?...Pourquoi : parce que... Pourquoi : parce que je...Soit que...Eut égard à son...Puis un « Oh ! oui » jeté dans mes nerfs sans aucune raison d'être.

C'est de ce moment que j'acquis l'impression que les intentions du professeur Flechsig envers moi n'étaient pas pures ; cette impression parut se confirmer de ce que le professeur Flechsig, quand je lui demandais au cours d'une visite personnelle de me dire s'il croyait en conscience à la possibilité d'une guérison, donna bien quelques apaisements, mais en outre, - c'est tout du moins ce qu'il me sembla – il n'osa plus me regarder dans les yeux.

Ainsi se perpète le complot dirigé contre moi, qui vise, une fois qu'aura été reconnu ou admis le caractère incurable de ma maladie nerveuse, à me livrer à un homme de telle sorte que mon âme lui soit abandonnée et que mon corps soit livré à cet homme en vue d'abus sexuels, pour être ensuite tout bonnement laissée en plan, c'est-à-dire sans doute abandonnée à la putréfaction. On me maintient au lit des semaines entières, privée de vêtements, pour me rendre plus prompte aux sensations voluptueuses. L'accumulation

progressive dans mon corps de nerfs de volupté a un effet tout à fait inverse de celui attendu, à savoir que la volupté d'âme qui en résulte dans mon corps tout au contraire augmente ma force d'attraction. C'est pourquoi on me met très souvent des scorpions dans la tête, minuscules organismes ressemblant à des crabes ou à des araignées, chargés d'y accomplir quelque travail dévastateur. Ce sont des êtres parlants. Ces scorpions se retirent régulièrement de ma tête et en sortent sans me faire de mal lorsqu'ils se rendent compte de la pureté de mes nerfs et de la sainteté de mes sentiments.

A : Dans quel état m'avez-vous mise ?

B : C'est pour votre bien que je vous ai mise à votre aise. J'ai été pour vous un bon samaritain. Un bienfait n'est jamais perdu et j'ai trouvé une récompense exquise dans la contemplation de vos charmes. Vous êtes exquise et Fédor est un heureux gaillard.

A : Je ne le verrai plus hélas ! Les Japonais vont le tuer.

B : Je voudrais bien le remplacer, mais par malheur, je n'ai pas trois couilles.

A : Ne parle comme ça, tu n'en as pas trois, c'est vrai, mais ce que tu as est aussi bien que le sien.

B : Est-ce vrai petite cochonne ? Attends que je déboucle mon ceinturon...C'est fait. Montre-moi ton cul... comme il est gros, rond et joufflu...On dirait un ange en train de souffler... Tiens ! il faut que je te fesse en l'honneur de ta sœur Culculine... clic, clac, pan, pan...

A : Aïe ! Aïe ! Aïe ! Tu m'échauffes, je suis toute mouillée.

B : Comme tu as les poils épais... clic, clac ; il faut absolument que je le fasse rougir ton gros visage postérieur. Tiens, il n'est pas fâché, quand tu le remues un peu on dirait qu'il rigole.

A : Approche-toi que je te déboutonne, montre-le moi ce gros poupon qui veut se réchauffer dans le sein de sa maman. Qu'il est joli ! Il a une petite tête rouge et pas de cheveux. Par exemple, il a des poils en bas à la racine et ils sont durs et noirs. Comme il est beau, cet orphelin... Mets-le-moi, dis ! Je veux le téter, le sucer, le faire décharger...

B : Attends que je te fasse un peu feuille de rose...

A : Ah ! c'est bon, je sens ta langue dans la raie de mon cul... Elle entre et fouille les plis de ma rosette. Ne le déplisse pas trop le pauvre troufignon, n'est-ce pas ? Tiens ! je te fais beau cul. Ah ! tu as fourré ta figure entière entre mes fesses... Tiens, je pète... Je te demande pardon, je n'ai pas pu me retenir !... Ah ! tes moustaches me piquent et tu baves... cochon... tu baves. Donne-la-moi, ta grosse bitte, que je la suce... j'ai soif...

B : Ah ! Hélène, comme ta langue est habile. Si tu enseignes aussi bien l'orthographe que tu tailles les plumes tu dois être une institutrice épatante... Oh ! tu me picotes le trou du gland avec ta langue... Maintenant, je la sens à la base du gland... Tu nettoies le repli avec ta langue chaude. Ah ! fellatrice sans pareille, tu glottines incomparablement !... Ne suce pas si

fort. Tu me prends le gland entier dans ta petite bouche. Tu me fais mal... Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Tu me chatouilles tout le vit... Ah ! Ah ! Ne m'écrase pas les couilles... tes dents sont pointues... C'est ça, reprends la tête du nœud, c'est là qu'il faut travailler... Tu l'aimes bien, le gland ?... petite truie... Ah ! Ah !... Ah !... Ah !... je... dé...charge... cochonne... elle a tout avalé... Tiens, donne-le-moi, ton gros con, que je te gamahuche pendant que je rebanderai...

A : Va plus fort... Agite bien ta langue sur mon bouton... Le sens-tu grossir mon clitoris... dis... fais-moi les ciseaux... C'est ça... Enfonce bien le pouce dans le con et l'index dans le cul. Ah ! c'est bon !... c'est bon !... Tiens ! entends-tu mon ventre qui gargouille de plaisir... C'est ça, ta main gauche sur mon nichon gauche... Ecrase la fraise... Je jouis... Tiens !... les sens-tu mes tours de cul, mes coups de reins... salaud ! c'est bon... viens me baiser. Donne-moi vite ta bite que je la suce pour la faire rebander dur, plaçons-nous en 69, toi sur moi...

Tu bandes ferme, cochon, ça n'a pas été long, enfile-moi... Attends, il y a des poils qui se sont pris... Suce-moi les nichons... comme ça, c'est bon !... Entre bien au fond... là, reste comme ça, ne t'en vas pas... Je te serre... Je serre les fesses... Je vais bien... Je meurs... Ma sœur, l'as-tu fait autant jouir ?... pousse bien... ça me va jusqu'au fond de l'âme... ça me fais jouir comme si je mourrais... je n'en peux plus... partons ensemble. Ah ! je n'en peux plus, je lâche tout... je décharge...

Oui ! J'ai inscrit le mot amour au dos de la pochette vide des médicaments de l'hôpital. Sans me lasser, je continue d'écrire : aimer, j'aime. Être aimé. Faire naître l'amour, s'appuyer sur l'amour. Faire l'amour. Je voudrais vivre avec tout le monde, je voudrais que tous nous ne formions qu'un et que nous vivions comme dans un train bondé. Puisque j'ai porté un regard d'envie sur les autres, au lieu d'espérer une compréhension mutuelle, je devrais plutôt essayer de coopérer avec eux, de créer une relation basée sur le respect de la communication, de l'échange, de la discipline et d'une certaine politesse. Il faut absolument que j'aime. Il faut que je forme un couple en bonne santé auquel il ne manque rien de fondamental et qui n'ait rien de cassé ou d'improductif.

Il y a des bruits de pas autour de moi, ils sont discrets, mais je les entends. Il y a plein de monde autour de moi. Et puis il y a encore les gens du quartier où je vivais quand j'étais petite. Apparaissent les unes après les autres des personnes que je n'ai absolument pas envie de voir. Aucune d'elles ne regarde dans ma direction, ni ne m'adresse la parole. Elles se contentent de marcher d'un air pressé. Mais qu'est-ce que vous faites là ?

J'ai pensé que je pouvais hurler, mais je n'en ai pas particulièrement envie. Alors j'ai essayé de chanter une chanson à la mode, mais j'en avais oublié les paroles.

Il paraît qu'on a trouvé curieux qu'une folle se mette en colère parce qu'on lui a dit qu'elle était folle. Il y a quelque chose que je suis seule à voir. Sans doute aussi des choses que je suis seule à ne pas voir.

À partir d'aujourd'hui je ne mange plus.

Je dois aller aux toilettes, même si je ne mange pas. Serait-ce un fécalome ? C'est insupportable toutes ces choses à faire !

Je dois penser sans relâche ! Je ne peux pas me changer les idées ou donner un peu de répit à l'activité de mon esprit en ne pensant à rien. On me demande sans arrêt : « A quoi donc est-ce que vous pensez là, à l'instant même ? ». La question est absurde, puisqu'à certains moments on peut très bien penser à rien, ou penser à mille choses à la fois. « À quoi donc est-ce que vous pensez là, à l'instant même ? », « À l'ordre de l'univers. »

Après ma première sortie de l'hôpital, j'ai cherché du travail et une folle a du mal à en trouver. Dire où j'avais passé deux années de vide sans travail c'est dur à inventer car il faut mentir, la vérité = échec. J'ai fait diverses places. J'ai trouvé du travail comme démarcheuse en assurance mais manque d'instruction = échec ; puis encore démarcheuse en porte-à-porte pour des livres (du véritable vol), je n'y suis pas parvenue = échec.

Ça a commencé le jour de ma naissance, le médecin est arrivé et m'a laissé tomber la tête la première, voilà pourquoi j'ai cette bosse-là.

À huit ans je fis une fugue, je rencontrai un vieux bouc. À quinze ans, je dansais toute la journée. À seize ans, je gagnais le concours de Budapest. Et puis, pendant le concours de Genève, je me promenais dans la ville quand un individu me poignarda au ventre, j'ai encore les cicatrices. Puis, je rencontrais un garçon qui tomba amoureux de moi, il me proposa de m'épouser et la veille du mariage, il disparut, je ne l'ai jamais revu, je ne sais pas ce qui lui est arrivé, est-il mort ?... Qui est le dindon ? Moi bien sûr, pourquoi changer ?

J'ai une tache rouge sous l'œil gauche et un abcès près de l'anus. C'est la bouche, non, le menton... J'ai deux mains et j'essaye de bouger mes doigts. Ma famille est anormalement gentille. Marie tais-toi ! Pendant l'école, je me suis frottée, tant j'avais été piquée par les orties. La prof a fait un bond et m'a giflée, elle a dit que j'étais à me masturber. À partir d'aujourd'hui, ma chambre, deuxième bâtiment B 13, est la troisième à droite de ces petites portes qui se succèdent de chaque côté de ce couloir. À l'hôpital, on réveille le malade pour

qu'il prenne ses médicaments pour dormir. Vous voyez les choses trop négativement ? Heureusement Zocprac, technologie de pointe, la dépression réduite avec une précision chirurgicale Parfois je me demande si les maladies mentales ne sont pas contagieuses. Avez-vous pu constater un changement en vous-même ? Mais moi je dis Merde, je ne suis pas comme les autres ! Ainsi se perpète le complot dirigé contre moi ! Un François, un Jean, un Antoine, j'ai rejoint Philippe...

Dans quel état m'avez-vous mise ?

Dans la mesure où l'on est né humain, il faut s'attendre, un jour, à se faire couper la tête, paraît-il.

## LA COMPAGNIE OH! OUI...

*Oh! Oui...* c'est la rencontre d'une comédienne et d'un musicien ; Alexandra Fleischer et Joachim Latarjet, un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau et compositeur de Philippe Decouflé (**Solo**).

La compagnie est née de l'envie de faire des spectacles musicaux à partir de textes a priori non-théâtraux, d'utiliser les lumières, le son, la vidéo, pour élaborer des spectacles qui parlent de la folie, des obsessions, du travail, du secret, de la langue, de la façon dont notre cerveau crée de la fiction, des chansons qui font une vie, des morts... des thèmes qui nous habitent.

La musique est omniprésente dans notre travail. Elle ne ponctue pas, elle ne décore pas, elle accompagne, elle exprime, elle raconte une histoire au même titre que le texte.

*Oh! Oui...* est une compagnie qui regroupe des musiciens, des comédiens, des vidéastes, des danseurs...

Nous aimons utiliser le plateau comme un lieu de liberté par excellence. C'est ce qui anime notre travail car tout commence par là: le plaisir d'être ensemble sur un plateau.

- 2000 : **Du travail bien fait** d'après H. Melville, F. Pessoa, H. Müller...

Maison de L'Arbre (Montreuil)

- 2002 : 1er volet d'une trilogie sur la folie : **F. le fou, l'assassin** d'après un fait divers...

1Bis (Ivry/Seine)

- 2004-2006 : 2ème volet d'une trilogie sur la folie : **Oh ! Oui...** d'après F. Béhar, T. Irokawa...

Ménagerie de Verre (Paris), TILF (Paris), Théâtre de Cayenne, Confluences (Paris)

- 2006-2007 : 3ème volet d'une trilogie sur la folie **HOX** d'après des témoignages rassemblés par J. Rapoport, F. Béhar...

Etrange Cargo-Ménagerie de Verre (Paris), Les Intranquilles-Substances

(Lyon), CDN de Besançon, TU Nantes, Carré des Jalles, Panta Théâtre (Caen), Mont Saint Aignan-Scène nationale de Petit-Quevilly, Fondation Cartier (Paris)

- 2007-2008 : **Acte V, happy end**

La filature-scène nationale de Mulhouse, CDN & Scène nationale de Besançon, Carré des Jalles

- 2008 : **Ciné-concert Films de Charley Bowers**

La Filature-scène nationale de Mulhouse, Le manège-scène nationale de Reims, le

Théâtre 71-scène nationale de Malakoff, Les Dominicains de Haute-Alsace

Guéwiller, le Vivat-scène conventionnée d'Armentières, *Les Tombées de la nuit-*

Rennes, *Excentrique*-festival de la région Centre

- 2008-2009 : **Stille Nacht**

Substances (Lyon), La Filature-scène nationale de Mulhouse, CDN de Besançon,

l'Echangeur (Paris), Les Transversales, Verdun

- 2008-2011 : **There It Is**

Fondation Cartier (Paris), Théâtre d'Arras, Théâtre d'Angoulême Scène Nationale,

Carré des Jalles, Comédie de Béthune

- 2009 : ***Ce Que Nous Vîmes***

La Filature-scène nationale de Mulhouse, Théâtre d'Arras, Le Monfort (Paris)

- 2009 : ***My Way (à notre façon)***

Projet participatif avec les habitants de la Guillotière (Lyon)- WE ça tchache aux Subsistances

- 2010 : ***My Way***

Les Subsistances (Lyon), Blanquefort (Le Carré-Les Colonnes), CDN de Besançon, Beaume-Les-Dames, La Filature (Mulhouse)

- 2011 : ***Le Chant de la Terre***

La Filature-scène nationale de Mulhouse, Le Garage Théâtre de l'Oiseau-Mouche Roubaix

- 2011 : ***King-Kong ciné-concert***

Centre André Malraux de Hazebrouck

- 2011 : ***Oh Yeah !*** carte blanche

La Filature-scène nationale de Mulhouse

## JOACHIM LATARJET

Musicien tromboniste né en 1970, il fonde avec Alexandra Fleischer la compagnie Oh ! Oui..., et met en scène des spectacles de théâtre musical.

Depuis la saison 2008-2009, il est artiste associé à La Filature (Scène Nationale de Mulhouse) pour 3 saisons.

Il est un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau et participe à toutes les créations de 1989 à 2000.

Il a travaillé avec Michel Deutsch sur les *Imprécations II, IV, 36*.

Il a composé la musique du *Solo* de Philippe Decouflé.

## ALEXANDRA FLEISCHER

Comédienne, Alexandra Fleischer fonde avec Joachim Latarjet la Cie Oh ! Oui... Elle participe à la conception, au montage et à l'écriture des textes des spectacles de la compagnie.

Parallèlement elle continue de jouer pour d'autres metteurs en scène et chorégraphes. Au cinéma avec notamment James Huth, Nicole Garcia, Juliette Garcias... ; et au théâtre avec Lucie Nicolas, Nordine Lahlou, Pierre Cottreau et Geisha Fontaine...

32 culture

... sièges ni fenêtres, le spectateur y était invité à «être actif», donc à circuler non pas autour du cercle, mais dedans, le regard non plus happé par l'écran (il n'y en a plus, on vous dit), mais tourné vers l'organe qui dégorge l'image: la source de lumière, le projecteur.

Belle machine, le projecteur, sans qui il n'y a pas de cinéma (les Lumières n'ont rien inventé sinon une caméra capable de projeter l'enregistrement du mouvement). Celle à partir de laquelle tout le précinéma (dès le XV<sup>e</sup> siècle) a essayé d'articuler un spectacle. Et celle, hélas, dont la disparition annoncée (mort des salles, diffusion des images via le DVD) n'en finit plus de marquer la fin d'un cinéma tel qu'on l'a connu.

**Une archéologie.** C'est pourquoi sans doute le nom d'Anthony McCall, dont les œuvres inaugurales ont marqué les années 1970 avant de s'éclipser, ressurgit aujourd'hui avec prégnance. Grâce à l'exposition séminale du Whitney Museum de New York en 2001, «Into the lights», il a intégré une archéologie de l'installation vidéo, pratiquée aujourd'hui par les artistes bien plus que sur moniteurs. A l'invitation du Centre Pompidou, il projette à Paris ce week-end ses films et installations de «*lumière solide*» (selon l'expression de l'auteur) durant trois soirs (dont samedi en pleine *Nuit blanche*) à la Maison rouge de la Bastille, endroit qui encaisse mieux la fumée et qui permet à McCall de trouver l'échelle nécessaire à la projection de son *Long film à 4 projecteurs croisés* de 1974, «dont la pleine visibilité n'avait alors jamais été rendue». Les lumières solides de McCall poussent au cœur de notre époque. Alors que clignotent les pixels sur «*tous les écrans du monde*», Anthony McCall dit exactement que le cinéma c'est de l'éphémère pur, ça n'a de vie que durant le temps de la projection. En deçà, ou au-delà, tout part en fumée. ◀

PHILIPPE AZOURY  
ET ELISABETH LEBOVICI

**Théâtre.** A la Ménagerie de verre, «Oh! Oui», monologue à voix ponctués de programmes musicaux: gentiment déjanté.

# Cette fille part en vrille

**Oh! Oui**, à la Ménagerie de verre, Paris 11<sup>e</sup>, ce soir, 20h30, rens.: 0143383344.

**C**ette fille est «folle». C'est celle qui le dit qui l'est. Le sol blanc jonché de boîtes de médicaments le dit aussi. Cette fille n'est pas folle du tout, comme les poètes que sont les danseurs, elle sait qu'au bout de ses doigts il y a des patineurs soviétiques et que ses jambes qui tremblent comme des marteaux piqueurs se souviennent – ou imaginent, c'est tout comme – avoir participé à un concours de danse à Budapest. Cette fille est bizarre. Elle raconte comment elle a un trou du côté de l'anus qui lui fait honte et qui fait fuir les hommes tellement ça pue, et puis, à la toute fin, bête à deux voix, elle dit sucer une bite et jouit comme une folle. Cette fille, c'est Alexandra Fleischer, une drôle d'actrice douée pour le dégingandé. Sur le côté jardin de la scène, on la voit filmée en gros plan (ou pas), refaire (ou pas) les mêmes gestes que la fille d'à côté. Comme si le cinéma adoucissait les regards et les gestes. Parfois elle va derrière l'écran et, en ombres chinoises, vaporise

l'atmosphère. Des choses gentiment déjantées, éclatées. Côté cour, il y a un grand gars – on reconnaît Joachim Lатарjet, un des fondateurs de Sentimental Bourreau –, venu avec son vieux trombone et ses jeunes écrans où tapoter des programmes musicaux. C'est le gars qui ponctue les flots que dégorge la fille; c'est son trombone qui lui dit quelle est désirable ou attachante, comme toutes les filles qui rêvent ou délirent à haute voix. C'est lui le premier qui l'accompagne à l'aéroport voir Frank Sinatra, quand surviennent trois couples de danseurs passés en coup de vent embellir le monologue et briser la solitude de l'actrice seule en scène. Comme c'est du théâtre musical, c'est le trombone qui a le dernier mot. Cela dure une heure, juste ce qu'il faut pour ne pas laisser retomber le pétilllement du plaisir. Les textes sont de Fabien Béhar et Takehiro Irokawa, la conception et la réalisation, de Joachim Lатарjet et Alexandra Fleischer, qui ont trouvé un titre qui dit leur envie d'être réunis sur une même scène: *Oh! Oui*. On ne dit pas non. ◀

JEAN-PIERRE THIBAUDAT



Alexandra Fleischer, actrice douée pour le dégingandé

**World.** La chanteuse béninoise en concert parisien dans le sillage d'un nouve

# La voix kaléidoscopique d'Angélique Ki

**Angélique Kidjo**, au Zèbre de Belleville, 63, bd de Belleville, 20h30. Jusqu'au 10 octobre. CD: «Oxygène» (Saint-George).

**A**udébut de son spectacle, nuitamment coulé dans l'intimité douillette du Zèbre de Belleville – où le raffiné Piers Faccini créait la sensation mercredi –, Angé-

lique Kidjo se félicite de pouvoir souffler un peu, soulagée des contraintes liées aux fuseaux horaires. Il faut dire que la chanteuse au cheveu ras a bien bourlingué. Béninoise, elle a fait son lit en France, pour ensuite partir vivre à New York, entretenant au passage l'illusion d'une scène «world»

potentiellement rentable, à l'époque où l'industrie musicale tirait des plans sur la comète africaine des Mory Kanté, Youssou N'Dour, Ismael Lo ou Geoffrey Oryema, plantés depuis. **Ouverture.** Dès les années 80, profitant de l'effet d'entraînement, Kidjo a aussi misé à fond sur la carte de l'ouverture, jouant à saute-frontière avec des artistes internationaux. Mais les chiffres de vente n'ont jamais suivi les efforts promo-

une voix, ce serc (lique)», Gilbert Carlinhos Bro Wilson ou Brai lis... Et puis pap contribue aular «variété chic» album, *Oxygène*, d'ouverture, le M. bébé. En réalité une trilogie en par *Oremi*, pu *Soulen* 2002, su diaspora africa cortège d'espoi

VOILÀ UNE ARME DE DESTRUCTION MASSIVE  
QUI N'INTÉRESSE PERSONNE.

Cécile FAGGIANO Publié le 08-04-2004 [www.mouvement.net](http://www.mouvement.net)  
**Marie, à la folie "Oh! Oui..."**, d'Alexandra Fleischer et Joachim Latarjet.

**Musique, théâtre, vidéo, patinage artistique et pharmacopée. A la Ménagerie de Verre, Alexandra Fleischer incarne la folie de Maria, entre humour et lucidité tranchante. Ou comment échapper au « grand embêtement blanc » de l'ordinaire.**

Jeux de mains, jeux de vilains : il suffit que l'index et le pouce forment un couple de patineurs artistiques et entrent en compétition avec l'auriculaire et l'index pour que la raison, de guerre lasse, glisse sur l'éblouissante blancheur d'une piste fantasmée.

C'est ainsi que la folie vient à Maria - interprétée par la fantastique Alexandra Fleischer -, à l'heure où ses camarades de classe ne peuvent soupçonner sous la table de leur voisine, les enjeux de ces insolites *Holiday on Ice*. Maria est givrée et vaporise dans le vide du déodorant à la vanille. Il faut dire qu'il ne sent pas bon vivre quand les autres vous assènent du « pas normale » à tous les temps. Peut-être les lignes de vie tracées par les patins dans ses paumes gelées, augurent-elles aussi des desseins plus attrayants que le « *grand embêtement blanc* » de l'ordinaire.

Maria est dérangée, dans l'ordre étroit des choses. Dans le chaos de délires et de souvenirs indissociés qu'elle nous livre, elle voit une logique qui n'appartient qu'à elle car comme elle le dit : « *Un éléphant est un éléphant, un crocodile, un crocodile et moi je suis moi.* » Compris ? Chacun sa particularité et comme l'annonce derechef Maria au médecin, elle n'est pas à l'hôpital pour se faire soigner. Face aux questions intrusives que lui pose d'ailleurs le psychiatre, Maria répond par un transfert à faire frémir le corps médical : une scène de volupté masturbatoire livrée sans suggestion avec une verve délurée, où les désirs les plus crus et la vitalité sexuelle de la « *malade* » peuvent inquiéter sur la petite santé de certains « *bien portants* ».

Quant aux « *idées noires* », telles les « *différences* » que l'uniformisation générale tend à mettre en joue, mieux vaut ne pas les exposer au grand jour, car elles se risqueraient alors vite à la « *la précision chirurgicale* » des traitements anti-dépresseurs.

Autant parler de « *frappe chimique* » pour les boîtes de médicaments qui jonchent le sol comme les débris témoins d'une guerre intérieure instrumentalisée par d'autres.

Sur des collages de textes de Fabien Béhar et Takehiro Irokawa, Maria déambule de sa drôle d'allure saccadée entre les aiguilles des horloges qui ne tournent pas rond, sur l'écran où se succèdent des projections (Stéphane Lavoix) au plus proche des siennes mentales.

Les compositions musicales de Joachim Latarjet - avec qui Alexandra Fleischer crée tous ses monologues -, et les lumières de Léandre Garcia-Lamolla qui auréolent l'actrice d'un halo psychédélique, participent au rythme séquencé des différents espaces mentaux parcourus.

*Oh ! Oui...* réussit à nous garder du nauséux binôme qui fait recette (exhibitionnisme/voyeurisme), ou d'une fascination pour la folie aux relents de snobisme.

Ce « *théâtre musical* », via le paysage intérieur de Maria qui ouvre des mondes inouïs où la souffrance n'est pas évincée, mène à ces états de lucidité aiguë et de maniement incisif des paradoxes qui dans l'abandon des codes, du jugement et du regard extérieurs, aboutissent à des vérités essentielles de l'existence.